

pendant quelques mois ; il consiste dans les prescriptions suivantes :

« 1° Tous les cinq jours, application de pointes de feu, avec la tringle de rideau, en avant, des deux côtés, sur les cinq espaces intercostaux supérieurs, et parfois en arrière, dans les fosses sus et sous-épineuses ;

« 2° Tous les deux jours, un sinapisme Rigollot au-dessous de chaque clavicule ;

« 3° Poudre de quinquina rouge, 4 grammes, à faire macérer dans un litre d'eau, pour boire aux repas avec le vin ;

« 4° Tous les deux jours, un demi-verre d'eau de Pullna ;

« 5° Tous les jours une pastille de charbon de Belloc.

« Le malade a souvent omis les deux dernières prescriptions ; il n'en a pas été de même pour les pointes de feu, qu'il supportait sans la moindre difficulté ; il les préfère mille fois aux applications successives de vésicatoires qui lui ont été faites quinze jours avant le traitement de M. Jules Guérin ; chaque petit vésicatoire le faisait souffrir pendant plusieurs jours, tandis que les cautérisations ponctuées, pratiquées d'une manière très légère, sont à peine senties et ne causent qu'une vive cuisson, qui n'est guère ressentie au-delà d'un quart d'heure. »

J'ai tenu à citer *in extenso* ce remarquable fait, et je veux dire que mon observation personnelle est ici d'accord avec celle de M. Jules Guérin. La cautérisation ponctuée, à l'aide du très petit cautère chauffé à blanc, est une des méthodes les plus rapidement actives et les plus pratiques. J'ajoute que la douleur produite n'est nullement comparable à celles que causent le vésicatoire et la teinture d'iode, et que les cicatrices qu'elle laisse à sa suite sont à peine appréciables, à la condition toutefois de pratiquer cette cautérisation avec une grande légèreté de main, de façon à n'intéresser que l'épiderme et les parties superficielles du derme, et en prenant garde que le malade, par des mouvements inopportuns, ne se précipite au-devant du fer et n'en détermine la pénétration profonde dans la peau.

L'arsenic, pris en petite quantité, relève l'appétit, stimule la nutrition et augmente l'énergie vitale. Cela, je le veux bien, d'autant mieux que la chose est classique.

Mais on va plus loin ; et voici que l'on prétend que, dans la période ultime de la phthisie pulmonaire avec fièvre hectique, consomptive, tubercules ramollis ou cavernes, les redoublements fébriles sont atténués, abrégés, suspendus ; que la fièvre diminue et cesse à son tour ; que si, chose idéale, les sueurs nocturnes, l'érythème général et l'insomnie suivent la même progression décroissante, l'appétit, les fonctions digestives, la nutrition, se réveillent ; la coloration des tissus, l'embonpoint, les forces renaissent ; toute la physionomie se transforme. C'est merveilleux ! et ce n'est pas fini, car alors cette reconstitution générale rejailit sur les lésions locales : la toux, l'oppression et l'expectoration se modèrent ; les crachats perdent le caractère purulent pour devenir simplement muqueux ; tout enfin révèle le travail de réparation qui s'effectue dans les bronches et les cavernes pulmonaires. Qui donc a vu tout cela ? Et que ce serait beau, si cela était vrai ! L'arsenic serait pour les tuberculeux le spécifique tant désiré.

La vérité, c'est que ce médicament n'agit ni contre la diathèse ni contre son produit. Ce qu'il peut faire, s'il le fait, c'est de stimuler l'assimilation alors qu'elle défaille ; et, quand il le fait, c'est un bien.

Il ne faut, d'ailleurs, nullement considérer l'arsenic comme un médicament innocent ; pris indéfiniment, il est toxique et fait maigrir ; il conspire alors avec le tubercule. Ne le conseillez donc que quinze à vingt jours par mois, pendant deux ou trois mois, laissant ainsi quinze à vingt jours pour l'élimination.

Il faut le donner par milligramme et de la façon suivante : un, deux ou trois granules d'acide arsénieux à 1 milligramme chacun, matin et soir, ce qui fait 2, 4 ou 6 milligrammes par jour. Ces granules avaient été déguisés par Trousseau sous le nom de granules « de Dioscoride » afin de cacher au malade le nom de la substance réputée toxique qui était ainsi administrée (Trousseau avait pris le nom de Dioscoride comme étant celui du premier auteur classique qui s'est occupé scientifiquement de l'arsenic) ; ou bien encore on peut donner l'arsenic sous forme de liqueur de Fowler par gouttes, dont chacune contient 1 milligramme d'arsenic dans les mêmes proportions que j'ai indi-

quées tout à l'heure. Cette préparation a également l'avantage de laisser ignorer au malade la nature du médicament qu'il emploie.

La vérité encore, c'est que l'arsenic est un auxiliaire utile contre la diminution ou la perte de l'appétit, et qu'il rend de réels services en ce sens qu'on peut le faire alterner avec le sulfate de quinine contre la fièvre tuberculeuse.

On peut employer l'arsenic lui-même, ou les eaux minérales arsenicales, parmi lesquelles le Mont-Dore occupe le premier rang, et à juste titre.

Quant à l'action locale sur les lésions pulmonaires, c'est un leurre ! Je ne vous parlerai donc des cigarettes de datura dont le papier aurait été trempé dans une solution titrée d'arséniate de soude, que pour vous les déconseiller.

Le professeur Fuster, de Montpellier, en juin 1865, a, dans une communication à l'Académie des sciences, attribué à la viande crue et à la potion alcoolique la propriété d'arrêter les progrès des maladies consomptives.

Pour éviter l'alcool, on peut donner la préparation suivante :

Viande crue (filet). . . . .	250 grammes.
Amandes douces mondées. . . . .	75 —
— amères. . . . .	5 —
Sucre blanc. . . . .	30 —

Après avoir pilé le tout dans un mortier, on ajoute à ce mélange un jaune d'œuf et du lait, de manière à obtenir un véritable lait de poule.

L'*élixir alimentaire Ducro* est une longue macération de la viande dans de l'alcool, convenablement aromatisée par l'écorce d'oranges amères. Cette préparation tient en dissolution toute la matière nutritive ; on peut la donner comme liqueur de table au moment des repas. D'après l'auteur, chaque flacon contient le principe soluble de 500 grammes de viande.

L'*extrait de viande de Liebig* n'a d'autre mérite que de fournir un aliment réparateur sous un petit volume.

On attribue vulgairement aux *limaçons* des propriétés nutritives et des effets curatifs. On a fabriqué *des sirops et des pâtes d'escargots*, qui ont eu une certaine vogue, et c'est tout ce qu'on en peut dire.

Le *vin toni-nutritif de Bugeaud* est une association de cacao et de quinquina que je donne volontiers à la fin du repas aux femmes et aux enfants.

Le *vin de quinquina* me paraît une nécessité médicale dans le traitement général des tuberculeux. Il faut le donner soit au vin de Bordeaux, soit au vin de Malaga, et à doses qui ne soient pas trop considérables : un verre à bordeaux en deux fois dans le cours de la journée, pris non pas avant le repas, mais dans le cours ou à la fin de celui-ci.

Le *quinquina* est un des médicaments que je conseille le plus fréquemment et le plus utilement dans la tuberculisation pulmonaire. Je le donne à toutes les périodes de celle-ci, comme tonique, comme amer, comme antipyrétique, mais en réalité toujours et surtout comme amer et comme tonique ; le plus habituellement sous forme de vin ; et, chez les personnes dont l'estomac intolérant pour le vin repousse les préparations alcooliques de quinquina, chez les Espagnoles, les Havanaises, chez les dames, en un mot, qui ont l'habitude de ne boire que de l'eau, je conseille avec succès dans le cours de la journée deux à trois petites tasses de macération de quinquina (de 2 à 4 grammes de poudre de quinquina par tasse à thé d'eau froide macérés pendant une heure), chacune de ces tasses prise pure ou édulcorée avec du sirop de framboise, d'orange ou même d'écorces d'oranges amères. Peut-être cette préparation agit-elle un peu comme antipyrétique, mais elle agit surtout comme stomachique et relève l'appétit languissant.

La médication *sulfitée*, conseillée par Giovanni Polli (de Milan) repose sur une conception hypothétique. L'acide sulfureux aurait la propriété de prévenir et d'arrêter toutes les fermentations des matières végétales et animales et exercerait cette action sur la tuberculisation pulmonaire.

Par suite de l'impossibilité d'administrer l'acide sulfureux en nature, Polli a conseillé de le donner sous la forme de sulfites de soude, de potasse, de magnésie, etc. Suivant cette manière de voir, les sulfites et hyposulfites introduits dans l'organisme passent dans les sécrétions à un état d'oxydation supérieur, les hyposulfites se transforment en sulfites, les sulfites en sulfates.

L'*hyposulfite de chaux* modifierait la nature des matières expectorées, diminuerait la fièvre hectique et augmenterait la vitalité générale.

Par les *sulfites de magnésie*, Ridolfi dit avoir combattu avec succès de violents accès de fièvre, chez des tuberculeux au troisième degré. Les sulfites prolongeraient la vie des malades en les protégeant contre l'infection constante qu'engendrent les collections de matières purulentes incomplètement expectorées.

La dose d'*hyposulfite de chaux* doit s'élever progressivement de 3 à 9 grammes, pris en une, deux ou trois fois. On verse cette dose sur la langue et l'on boit immédiatement après une gorgée de liquide. Je ne suis ici qu'un simple historien. J'aurais fort à faire si je voulais jouer le rôle de critique.

De ce que les tubercules ont, dans certains cas, de la tendance à la transformation crétaquée, quelques-uns ont eu l'ingénieuse idée de conseiller l'emploi des phosphates, et en particulier le phosphate de chaux, qui aurait le double effet de provoquer mieux que tout autre sel cette transformation des tubercules et de favoriser la nutrition. J'ignore si le phosphate de chaux peut favoriser la formation de la lymphe plastique et des tissus nouveaux, j'ignore même si les chiens ne sont pas phthisiques parce qu'ils ingèrent beaucoup d'os, mais je sais que les phosphates n'ont jamais fait de bien aux tuberculeux.

Parlerai-je des *hypophosphites*? Ici encore la conception est purement théorique : la diathèse tuberculeuse résulterait de la diminution dans l'économie du phosphore qui s'y trouve à l'état oxygénable, et le remède consisterait dans une préparation de phosphore qui présenterait le double caractère d'être immédiatement oxygénable et de se trouver en même temps à un degré minimum d'oxydation; d'où l'administration des hypophosphites de chaux et de soude.

On a encore proposé contre la phthisie l'usage d'une *poudre salino-calcaire* composée de phosphate de chaux, de carbonate de chaux et de bicarbonate de soude.

Un médicament qui rend d'assez réels services est le chlorhydro-phosphate de chaux en solution. L'idée de ce médicament est fondée sur ce fait :

1° Que le phosphate de chaux des aliments, pour être absorbé, se dissout dans l'estomac à la faveur de l'acide chlorhydrique du suc gastrique ;

2° Que l'acide chlorhydrique possède, toutes choses égales d'ailleurs, un pouvoir dissolvant plus considérable que les autres acides ;

3° Que l'on peut ainsi obtenir un produit qui, sans être sensiblement acide, contient sous un faible volume beaucoup de phosphate de chaux ;

4° Que l'impossibilité de formuler magistralement l'acide chlorhydrique, doué d'une action spéciale sur l'acte de la digestion, a fait naître la nécessité d'agir sur le phosphate tribasique à l'état naissant et à l'abri de l'air.

Ce sont les mêmes vues théoriques qui ont engagé à faire des préparations de lacto-phosphate de chaux et de lacto-hypophosphite de fer calcique.

On a essayé de trouver dans le vin de coca un succédané du vin de quinquina, mais je déclare sincèrement préférer celui-ci.

D'après mon savant collègue M. Lasègue, le salicylate de soude est un apyrétique puissant bien toléré par l'estomac. Il faut, pour obtenir des effets appréciables, donner ce médicament à la dose de 3 à 8 grammes. Dans la phthisie pulmonaire, on obtient ainsi une amélioration rapide de l'état général des malades.

Parmi les moyens internes employés pour combattre les congestions inflammatoires de la tuberculisation pulmonaire et la fièvre symptomatique du processus congestif, on a conseillé le tartre stibié, dont M. Fonssagrives s'est montré, dans ces derniers temps, l'avocat convaincu. Il fait remarquer, d'une part, la tolérance prolongée que présentent les malades auxquels on administre l'émétique; d'autre part, la possibilité de cumuler l'administration de l'émétique avec l'alimentation copieuse et réparatrice; enfin la propriété qu'a cette médication d'enrayer le développement tuberculeux et de faire passer la phthisie à un état de chronicité apyrétique.

La potion stibiée de 20 à 30 centigrammes par jour, que conseille M. Fonssagrives, doit entraîner de la constipation et non de la diarrhée. On arrive progressivement à abaisser cette dose

jusqu'à 5 centigrammes par jour, et le malade peut la continuer pendant des mois entiers; une seule circonstance est susceptible de compromettre cette tolérance, c'est le défaut d'appétit; mais cette inappétence est exceptionnelle et non imputable au traitement.

Cette médication rasorienne n'exclut en rien l'adjonction de moyens accessoires.

Une chose frappe surtout dans l'exposition de M. Fonsagrives, c'est que la forme fébrile de la phthisie, qui semblerait plus spécialement justiciable du contro-stimulisme, la phthisie galopante, est réfractaire dans tous les cas à l'action du tartre stibié; qu'il en est de même de la phthisie acquise, chez des individus primitivement vigoureux, et indemnes de toute tare héréditaire. La phthisie héréditaire classique est le véritable domaine d'action de la médication stibiée; c'est là surtout qu'elle provoque les temps de répit ou de sommeil de la maladie.

Une condition pour que le tartre stibié soit indiqué, c'est qu'il y ait de la fièvre. Le tartre stibié arrête le mouvement fébrile et avec lui ce travail de désorganisation pulmonaire dont la fièvre n'est que le reflet. La phthisie torpide contre-indique le tartre stibié. — Toute bronchite fébrile survenant chez un individu à poumons suspects exige, suivant M. Fonsagrives, la médication rasorienne. — Le passage du premier au deuxième degré de la phthisie est la véritable période d'opportunité pour l'emploi de l'émétique. Lorsque la fièvre hectique de ramollissement existe depuis quelque temps déjà, l'usage énergique et soutenu de l'émétique trouve son indication dans la troisième période de la phthisie. On peut encore employer l'émétique lorsque, malgré des signes stéthoscopiques très prononcés, l'état général n'est pas trop mauvais.

Les contre-indications du tartre stibié sont : la forme granuleuse de la phthisie, l'étendue des lésions pulmonaires, l'existence d'une complication constituant un danger grave (la laryngite ulcéreuse), l'intensité des symptômes de colliquation, des sueurs, de la diarrhée. Il en est encore ainsi lorsque le pouls dépasse 105 à 110; qu'il est ondulant, dépressible, avec peu de chaleur à la peau, de même si la langue est lisse, rouge. — Les

sujets faibles, enclins aux syncopes, sont dans de mauvaises conditions pour subir cette médication. — La grossesse n'est pas une contre-indication. Une fois la tolérance établie, il n'y a pas lieu de suspendre l'émétique à l'époque des règles.

En résumé, la médication rasorienne par le tartre stibié n'est conseillée par M. Fonsagrives dans aucune des formes les plus graves et les plus fébriles de la phthisie pulmonaire, c'est-à-dire dans celles où l'on est habituellement désarmé et où il serait cependant si utile de combattre la fièvre, élément morbide principal et dominateur. Ainsi, suivant le savant médecin lui-même, cette médication n'a de puissance ni dans la phthisie aiguë, ni dans la phthisie galopante, ni dans cette forme lamentable de la phthisie chronique fébrile continue qui se complique de laryngite ulcéreuse.

En vérité, dans les formes fébriles de la phthisie pulmonaire, surtout quand la fièvre est l'expression d'un travail phlegmasique circumtuberculeux, je préfère de beaucoup le kermès minéral au tartre stibié. Si, en effet, dans la phlegmasie franche du poumon, disons le mot, dans la fièvre péripneumonique, le contro-stimulisme a sa raison d'être et le tartre stibié son indication, il n'en est certainement pas de même dans l'inflammation toute symptomatique, toute locale, et en tous cas si peu franche, que provoque dans les poumons la présence des granulations tuberculeuses. Contro-stimuler n'est pas le but; il ne s'agit pas de déprimer un organisme envahi par une fièvre inflammatoire. Ce qu'il faut, c'est décongestionner un organe localement atteint. De sorte qu'après l'emploi si rationnel et si efficace des révulsifs locaux, l'auxiliaire le plus utile, comme médicament interne, est celui qui déprimera le moins. Celui-là, emprunté également aux antimoniaux, c'est le kermès minéral. On peut le donner alors non plus à la dose de 5, 10 et 15 centigrammes comme expectorant, mais à la dose de 20, 25 et 30 centigrammes; comme on le fait dans certaines formes de pneumonie, surtout de pneumonie catarrhale, et à titre de décongestionnant et d'antiphlogistique. Une potion de cette nature, employée plusieurs jours de suite, est vraiment très avantageuse, soit lorsque la phthisie chronique apyrétique passe

brusquement au type subaigu ou aigu par le fait d'une infiltration tuberculeuse incidente, soit dans la forme infiltrée primitive, avec fièvre concomitante (dans cette forme, en d'autres termes, qu'on a désignée sous le nom de « pneumonie caséuse »); soit encore dans la phthisie pulmonaire avec prédominance de catarrhe aigu ou subaigu (phthisie pulmonaire à forme bronchopneumonique).

Quant à l'*ipécacuanha*, il peut être utile comme vomitif, dans les cas de brusque congestion pulmonaire et au même titre qu'on l'emploie dans la bronchite capillaire ou le catarrhe suffocant. La dose à prescrire est de 1 gramme, 1<sup>g</sup>,25, 1<sup>g</sup>,50, suivant le cas. Le vomitif rend alors de réels services : on n'ose pas assez l'employer. Dans des conditions différentes, c'est-à-dire pour combattre la sécrétion catarrhale trop abondante, l'ipéca peut encore être très utile à la dose alors de 5 à 10 centigrammes dans une matinée, donnés d'emblée; ou cette dose mélangée à du sirop et prise dans le cours de la matinée; ou encore sous forme de pastilles d'ipéca, au nombre de trois ou quatre successivement le matin.

Quelques auteurs ont conseillé la *digitale*. J'avoue que je ne m'en sers pas et refuse de m'en servir. Si la digitale, en effet, parvient à diminuer la fréquence du pouls (ce qui, d'ailleurs, est assez rare dans le cas de fièvre tuberculeuse symptomatique), c'est en produisant une dépression que je suis loin de rechercher. Son action, toxique d'ailleurs, est par trop indirecte. Le ralentissement de la circulation, qui est son rôle thérapeutique d'élection, n'est qu'un des côtés (le moins important) du problème à réaliser; car, parce qu'on a diminué la fréquence des battements du cœur, il s'en faut bien qu'on ait réellement attaqué le mal phlegmasique circumtuberculeux qui siège dans les poumons. Les préparations antimoniales, l'ipécacuanha, qui sont incontestablement des médicaments décongestionnants, des médicaments expectorants, me semblent bien mieux agir dans le sens curatif : combattant le mal primitif, ils diminuent la fréquence du pouls consécutivement, au lieu de diminuer primitivement cette fréquence sans viser la phlegmasie pulmonaire, principe du mal.

## SOIXANTE-CINQUIÈME LEÇON

TRAITEMENT DES FORMES DE LA TUBERCULISATION PULMONAIRE. — Formes traitables et formes intraitables. — Rôle considérable de l'hygiène dans les premières. — Utilité de la révulsion locale, même sanglante. — Énergie thérapeutique et ses bons effets, même en cas de pneumonie caséuse. — Les formes intraitables sont la phthisie chronique fébrile continue, la phthisie galopante et la phthisie aiguë.

MESSIEURS,

Il y a les formes *traitables* (je ne dis pas « curables »), et les formes *intraitables*.

Voyons d'abord ce qu'il en est des premières.

En tête de celles-ci se place la tuberculisation hypéréémique sans fièvre, avec intégrité de l'appareil digestif.

Tout ce que je vous ai dit de général sur le traitement des tuberculeux s'applique principalement à la tuberculisation hypéréémique sans fièvre, avec intégrité des fonctions digestives; laquelle (je ne saurais trop le répéter) est heureusement de beaucoup la plus fréquente dans la pratique de la ville. Et c'est ce que je voudrais qui ressortit de ces leçons destinées à compléter, et surtout à rectifier les notions recueillies à l'hôpital. C'est dans cette forme que l'hygiène a une si grande influence; dans cette forme aussi que l'hydrothérapie et le fonctionnement régulier de la peau jouent un rôle si important, et qu'enfin la révulsion est si efficace.

Il faut considérer, en effet, que la tuberculisation hypéréémique sans fièvre reste longtemps, anatomiquement et fonctionnellement, à la période de « tuberculisation commençante ». Ainsi tel individu que je pourrais citer a, depuis dix ans et davantage, sa tuberculisation pulmonaire au degré où on l'observe chez tel autre au bout d'un mois. Je vois, par exemple, avec un des médecins les plus distingués de Paris, le docteur J. Worms, une dame de trente-